

Monsieur de Sévigné.

Je ne suis point en bonne humeur ; je viens d'avoir une conversation avec le *bien bon* sur le malheur du temps, et vous savez comme ce chapitre met le poignard dans le sein. Pour les *Essais de morale*, je vous demande très-humblement pardon si je vous dis que le *Traité de la Connaissance de soi-même* me paraît distillé, sophistiqué, galimatias en quelques endroits, et surtout ennuyeux presque d'un bout à l'autre. J'honore de mon approbation *les manières dont on peut tenter Dieu* : mais vous qui aimez tant les bons styles, et qui vous y connaissez si bien, du moins si on peut juger par le vôtre, pouvez-vous mettre en comparaison le style de Port-Royal avec celui de Pascal ? C'est celui-là qui dégoûte de tous les autres. M. Nicole met une quantité de belles paroles dans le sien ; cela fatigue et fait mal à la fin ; c'est comme qui mangerait trop de blanc-manger : voilà ma décision. Pour vous adoucir l'esprit, je vous dirai que Montaigne est raccommo- dé avec moi sur beaucoup de chapitres ; j'en trouve d'admirables et d'inimitables, et d'autres puérils et extravagants : je ne m'en dédis point. Quand vous aurez fini *Joséphe*, je vous exhorte à essayer un certain traité de morale de Plutarque qui a pour titre : *Comment on peut discerner l'ami d'avec le flatteur*. Je l'ai relu cette année, et j'en ai été plus touché que la première fois. Mandez-nous si la question que vous me faites des gens qui évaporent leur bile en discours impétueux, ou de ceux qui la gardent sous de beaux semblants, regarde M^{me} de la Fayette : nous n'en savons rien, parce que nous ne savons peut-être pas tout ce que vous savez.

Je me révolte contre ce qu'elle nous mande de l'oraison funèbre de M. de Tulle, parce que je la trouve belle et très-belle ; je me révolte un peu moins sur le jugement peu avantageux qu'elle porte des *Essais de morale* ; et sans voir les vers du nouvel opéra, je consens volontiers à tout le mal qu'elle en dit. Adieu, ma belle petite sœur.

(91)

LE MÊME,

SOUS LA DICTÉE DE MADAME DE SÉVIGNÉ, A LA MÊME.

Aux Rochers, lundi 3 février 1676.

Devinez ce que c'est, mon enfant, que la chose du monde qui vient le plus vite, et qui s'en va le plus lentement ; qui vous fait approcher le plus près de la convalescence, et qui vous en retire le plus loin ; qui vous fait toujours l'état du monde le plus agréable, et qui vous empêche le plus d'en jouir ; qui vous donne les plus belles espérances, et qui en éloigne le plus l'effet ; ne sauriez-vous le deviner ? *jetez-vous votre langue aux chiens* ? C'est un rhumatisme. Il y a vingt-trois jours que j'en suis malade ; depuis le 14, je suis sans fièvre et sans douleurs, et dans cet état bienheureux, croyant pouvoir marcher, qui est tout ce que je souhaite, je me trouve bien enflée de tous côtés, les pieds, les mains, les jambes, les bras ; et cette enflure, qui s'appelle ma guérison, et qui l'est effectivement, fait tout le sujet de mon impatience, et ferait celui de mon mérite, si j'étais bonne. Cependant,

je crois que voilà qui est fait, et que dans deux jours je serai en état de marcher : *Larmechin* me le fait espérer, *o che spero!* Je reçois de partout des lettres de réjouissance sur ma bonne santé, et c'est avec raison. Je me suis purgée une fois de la poudre de M. de Lorme, qui m'a fait des merveilles; je m'en vais encore en reprendre; c'est le véritable remède pour toutes sortes de maux: on me promet, après cela, une santé éternelle; Dieu le veuille. Le premier pas que je ferai, sera d'aller à Paris: je vous prie donc de calmer vos inquiétudes; vous voyez que nous vous avons toujours écrit sincèrement. Avant que de fermer ce paquet, je demanderai à ma grosse main si elle veut bien que je vous écrive deux mots: je ne trouve pas qu'elle le veuille; peut-être qu'elle le voudra dans deux heures. Adieu, ma très-belle et très-aimable; je vous conjure tous de respecter avec tremblement ce qui s'appelle un rhumatisme; il me semble présentement que je n'ai rien de plus important à vous recommander. Voici le *Frater* qui peste contre vous depuis huit jours de vous être opposée, à Paris, au remède de M. de Lorme.

Monsieur de Sévigné.

Si ma mère s'était abandonnée au régime de ce bonhomme, et qu'elle eût pris tous les mois de sa poudre, comme il le voulait, elle ne serait pas tombée dans cette maladie, qui ne vient que d'une réplétion épouvantable d'humeurs; mais c'était vouloir assassiner ma mère que de lui conseiller d'en essayer une prise; cependant ce remède si terrible, qui fait trembler en le nommant, qui est composé avec de l'antimoine, qui est une espèce

d'émétique, purge beaucoup plus doucement qu'un verre d'eau de fontaine, ne donne pas la moindre tranchée, pas la moindre douleur, et ne fait autre chose que de rendre la tête nette et légère, et capable de faire des vers si on voulait s'y appliquer. Il ne fallait pourtant pas en prendre. Vous moquez-vous, mon frère, de vouloir faire prendre de l'antimoine à ma mère? il ne faut seulement que du régime, et prendre un petit bouillon de séné tous les mois: voilà ce que vous disiez. Adieu, ma petite sœur: je suis en colère quand je songe que nous aurions pu éviter cette maladie avec ce remède, qui nous rend si vite la santé, quelque chose que l'impatience de ma mère lui fasse dire. Elle s'écrie: O mes enfants, que vous êtes fous de croire qu'une maladie puisse se déranger! ne faut-il pas que la providence de Dieu ait son cours? et pouvons-nous faire autre chose que de lui obéir? Voilà qui est fort chrétien; mais prenons toujours, à bon compte, de la poudre de M. de Lorme.

(92) MADAME DE SÉVIGNÉ A LA MÈME.

Aux Rochers, dimanche 22 mars 1676.

Je me porte très-bien, mais pour mes mains, il n'y a ni rime ni raison: je me sers donc de la petite personne pour la dernière fois: c'est la plus aimable enfant du monde; je ne sais ce que j'aurais fait sans elle: elle me lit très-bien ce que je veux; elle écrit comme vous voyez; elle m'aime; elle est complaisante, elle sait me parler de M^{me} de Grignan; enfin, je vous prie de l'aimer sur ma parole.

La petite personne.

Je serais trop heureuse, Madame, si cela était : je crois que vous enviez bien le bonheur que j'ai d'être auprès de madame votre mère. Elle a voulu que j'aie écrit tout le bien de moi que vous voyez; j'en suis assez honteuse, et très-affligée en même temps de son départ.

Madame de Sévigné continue.

La petite-fille a voulu discourir, et je reviens à vous, ma chère enfant, pour vous dire que, hormis des mains dont je n'espère la guérison que quand il fera chaud, vous ne devez pas perdre encore l'idée que vous avez de moi : mon visage n'est point changé; mon esprit et mon humeur ne le sont guère; je suis maigre, et j'en suis bien aise; je marche, et je prends l'air avec plaisir; et si l'on me veille encore, c'est parce que je ne puis me tourner dans mon lit toute seule; mais je ne laisse pas de dormir : il est vrai que c'est une incommodité, et que je la sens un peu. Mais ne faut-il pas souffrir ce qu'il plaît à Dieu, et trouver encore que je suis bien heureuse d'en être sortie, lorsqu'on pense quelle bête c'est qu'un rhumatisme? Quant à la question que vous me faites, je vous dirai les vers de Médée :

C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.

Je suis persuadée qu'ils sont faits; et l'on dit que je vais reprendre le fil de ma belle santé; je le souhaite pour

l'amour de vous, puisque vous l'aimez tant; je ne serai pas aussi trop fâchée de vous plaire en cette occasion. La bonne princesse est venue me voir aujourd'hui; elle m'a demandé si j'avais eu de vos nouvelles; j'aurais bien voulu lui présenter une réponse de votre part : l'oisiveté de la campagne rend attentive à ces sortes de choses; j'ai rougi de ma pensée; elle en a rougi aussi : je voudrais qu'à cause de l'amitié que vous avez pour moi, vous eussiez déjà payé cette dette. La princesse s'en va mercredi à cause de la mort de M. de Valois; et moi, je pars mardi pour coucher à Laval. Je ne vous écrirai point mercredi, n'en soyez point en peine. Je vous écrirai de Malicorne, où je me reposerai deux jours. Je commence déjà à regretter mon petit secrétaire. Vous voilà assez bien instruite de ma santé; je vous conjure de n'en être plus en peine, et de songer à la vôtre. Je suis ravie que le petit enfant se porte bien. Villebrune dit qu'il vivra fort bien à huit mois, c'est-à-dire huit lunes passées.

Vous croyez que nous avons ici un mauvais temps : nous avons le temps de Provence; mais ce qui m'étonne, c'est que vous avez le temps de Bretagne. Je jugeai que vous l'aviez cent fois plus beau, comme vous croyiez que nous l'avions cent fois plus vilain. J'ai bien profité de cette belle saison, dans la pensée que nous aurions l'hiver dans les mois d'avril et de mai; de sorte que c'est l'hiver que je m'en vais passer à Paris. Au reste, si vous m'aviez vu faire la malade ou la délicate dans ma robe de chambre, dans ma grande chaise, avec des oreillers, et coiffée de nuit, de bonne foi vous ne reconnaîtriez pas cette personne qui se coiffait en toupet, et qui ne s'asseyait que sur la pointe des sièges pliants : voilà sur quoi je suis changée. Je ne

dois pas oublier de vous dire que notre oncle de Sévigné (1) est mort. M^{me} de la Fayette commence présentement à hériter de sa mère.

Corbinelli dit que je n'ai point d'esprit quand je dicte; et sur cela il ne m'écrit plus. Je crois qu'il a raison : je trouve mon style si lâche; mais soyez plus généreuse, et continuez à me consoler de vos aimables lettres. Je pars mardi, les chemins sont comme en été, mais nous avons une bise qui tue nos mains : il me faut du chaud, les sueurs ne font rien; je me porte très-bien du reste; et c'est une chose admirable de voir une femme avec un très-beau visage, que l'on fait manger comme un enfant : on s'accoutume aux incommodités. Adieu, ma très-chère, continuez de m'aimer; je ne vous dis point de quelle manière vous possédez mon cœur, ni par combien de liens je suis attachée à vous. J'ai senti notre séparation pendant mon mal; je pensais souvent que ce m'eût été une grande consolation de vous avoir. J'ai donné ordre pour trouver de vos lettres à Malicorne. J'embrasse le comte, c'est-à-dire je le prie de m'embrasser. Je suis entièrement à vous, et le bon abbé aussi, qui compte et calcule depuis le matin jusqu'au soir, sans rien amasser, tant cette province a été dégraissée.

(1) Renaud de Sévigné, mort à Port-Royal le 16 mars 1676.

(93)

A LA MÈME

A Paris, vendredi 10 avril 1676.

Plus j'y pense, ma fille, plus je trouve que je ne veux point vous voir pour quinze jours. Si vous venez à Vichi ou à Bourbon, il faut que ce soit pour venir ici avec moi; nous y passerons le reste de l'été et de l'automne, vous me gouvernerez, vous me consolerez, et M. de Grignan viendra vous voir cet hiver, et fera de vous à son tour tout ce qu'il trouvera à propos. Voilà comme on fait une visite à une mère que l'on aime, voilà le temps qu'on lui donne, voilà comme on la console d'avoir été bien malade, et d'avoir encore mille incommodités, et d'avoir perdu la jolie chimère de se croire immortelle (1); elle commence maintenant à se douter de quelque chose, et qu'elle pourrait bien un jour passer dans la barque comme les autres. Enfin, au lieu de ce voyage de Bretagne, que vous avez une si grande envie de faire, je vous propose et vous demande celui-ci.

Mon fils s'en va; j'en suis triste, et je sens cette séparation. On ne voit à Paris que des équipages qui partent (2); les cris sur la disette d'argent sont encore plus vifs qu'à l'ordinaire; mais il ne demeurera personne, non plus que les années passées. Le chevalier est parti sans vouloir me

(1) C'était la première maladie de M^{me} de Sévigné.

(2) Un congrès avait été assemblé à Nimègue, en juillet 1675; mais, quoiqu'il continuât, la paix n'en était pas plus avancée.

dire adieu ; il m'a épargné un serrement de cœur, car je l'aime sincèrement. Vous voyez que mon écriture prend sa forme ordinaire : toute la guérison de ma main se renferme dans l'écriture ; elle sait bien que je la quitterai volontiers du reste d'ici à quelque temps. Je ne puis rien porter, une cuiller me paraît la machine du monde ; et je suis encore assujettie à toutes les dépendances les plus fâcheuses et les plus humiliantes que vous puissiez vous imaginer : mais je ne me plains de rien, puisque je vous écris. La duchesse de Sault vient me voir comme une de mes anciennes amies ; je lui plais : elle vint une seconde fois avec M^{me} de Brissac ; il faudrait des volumes pour vous conter les propos de cette dernière : M^{me} de Sault vous plairait et vous plaira. Je garde ma chambre très-fidèlement ; et j'ai remis mes Pâques à dimanche, afin d'avoir dix jours à me reposer. M^{me} de Coulanges apporte au coin de mon feu les restes de sa maladie : je lui portai hier mon mal de genou et mes pantoufles. On y envoya ceux qui me cherchaient ; ce fut des Schomberg, des Senneterre, des Cœuvre, et M^{me} de Méri, que je n'avais point encore vue. Elle est, à ce qu'on dit, très-bien logée : j'ai fort envie de la voir dans son château. Ma main veut se reposer, je lui dois bien cette complaisance pour celle qu'elle a pour moi.

Monsieur de Sévigné.

Je vais partir de cette ville,
Je m'en vais mercredi tout droit à Charleville,
Malgré le chagrin qui m'attend.

Je n'ai pas jugé à propos d'achever ce couplet, parce que voilà mon histoire dite en trois vers. Vous ne sauriez croire

la joie que j'ai de voir ma mère dans l'état où elle est ; je pense que vous serez aussi aise que je le suis, quand vous la verrez à Bourbon, où je vous ordonne toujours de l'aller voir. Si vous suivez mon avis, vous serez bien plus heureuse que moi ; vous verrez ma mère, sans avoir le chagrin d'être obligée de la quitter dans deux ou trois jours : c'est un chagrin pour moi qui est accompagné de plusieurs autres que vous devinez sans peine. Enfin, me voilà guidon, guidon éternel, guidon à barbe grise : ce qui me console, c'est qu'on a beau dire, toutes choses de ce monde prennent fin, et qu'il faudra bien que celle-là soit de ce nombre. Adieu, ma belle petite sœur, souhaitez-moi un heureux voyage : je crains bien que l'âme intéressée de M. de Grignan ne vous en empêche ; cependant je compte, comme si tous deux vous aviez quelque envie de me revoir.

(94)

A LA MÈME

A Paris, dimanche au soir 16 mai 1676.

Je pars demain à la pointe du jour, et je donne ce soir à souper à M^{me} de Coulanges, son mari, M^{me} de la Troche, M. de la Trousse, M^{me} de Montgeron et Corbinelli, qui viendront me dire adieu en mangeant une tourte de pigeons. La bonne d'Escars part avec moi ; et comme le *bien bon* a vu qu'il pouvait mettre ma santé entre ses mains, il a pris le parti d'épargner la fatigue de ce voyage, et de m'attendre ici, où il a mille affaires ; il m'y attendra avec impatience ; car je vous assure que cette séparation,

quoique petite, lui coûte beaucoup, et je crains pour sa santé : les serremments de cœur ne sont pas bons quand on est vieux. Je ferai mon devoir pour le retour, puisque c'est la seule occasion dans ma vie où je puisse lui témoigner mon amitié, en lui sacrifiant jusqu'à la pensée seulement d'aller à Grignan. Voilà précisément l'un de ces cas où l'on fait céder ses plus tendres sentiments à la reconnaissance.

Il vous viendra cinq ou six cents pistoles de la succession de notre oncle de Sévigné (1), que je voudrais que vous eussiez tout prêts pour cet hiver. Je ne comprends que trop les embarras que vous pouvez trouver pour les dépenses que vous êtes obligée de faire, et je ne pousse rien sur le voyage de Paris, persuadée que vous m'aimez assez, et que vous souhaitez assez de me voir pour y faire au monde tout ce que vous pourrez. Vous connaissez d'ailleurs tous mes sentiments sur votre sujet, et combien la vie me paraît triste sans voir une personne que j'aime si tendrement. Ce sera une chose fâcheuse, si M. de Grignan est obligé de passer l'été à Aix, et une grande dépense, ne fût-ce qu'à cause du jeu, qui fait de la vôtre un article assez considérable. J'admire la fortune ; c'est le jeu qui soutient M. de la Trousse. Vous avez donc cru être obligée de vous faire saigner ; la petite main tremblante de votre chirurgien me fait trembler. M. le prince disait une fois à un nouveau chirurgien : « Ne tremblez-vous point de mesaigner ? — Pardi, Monseigneur, c'est à vous de trembler. » Il disait vrai. Vous voilà donc bien revenue du café : M^{lle} de Méri l'a aussi chassé de chez elle assez honteusement : après de telles disgrâces, peut-on compter sur la

(1) Voyez page 247, la lettre du 22 mars 1676.

fortune ? Je suis persuadée que ce qui échauffe est plus sujet à ces sortes de revers que ce qui rafraîchit : il faut toujours en revenir là ; et afin que vous le sachiez, toutes mes sérosités viennent si droit de la chaleur de mes entrailles, qu'après que Vichi les aura consumées, on va me rafraîchir plus que jamais par des eaux, par des fruits, et après, tous mes lavages que vous connaissez. Prenez ce régime plutôt que de vous brûler, et conservez votre santé, d'une manière que ce ne soit point par là que vous puissiez être empêchée de venir me voir. Je vous demande cette conduite pour l'amour de votre vie, et pour que rien ne traverse la satisfaction de la mienne.

Je vais me coucher, ma fille, voilà ma petite compagnie qui vient de partir. M^{mes} de Pomponne, de Vins, de Villars et de Saint-Géran ont été ici ; j'ai tout embrassé pour vous. M^{me} de Villars a fort ri de ce que vous lui mandez : *j'ai un mot à lui dire* ; cela ne peut se payer. Je pars demain à cinq heures, je vous écrirai de tous les lieux où je passerai. Je vous embrasse de tout mon cœur. Je suis fâchée que l'on ait profané cette façon de parler ; sans cela, elle serait digne d'expliquer de quelle façon je vous aime.

(95)

A LA MÊME

A Vichi, lundi 4 juin 1676.

J'ai enfin achevé aujourd'hui ma douche et ma suerie ; je crois qu'en huit jours il est sorti de mon pauvre corps plus de vingt pintes d'eau. Je suis persuadée que rien ne

pouvait me faire plus de bien : et je me crois à couvert des rhumatismes pour le reste de ma vie.

Voilà votre lettre du 31 mai, ma très-chère et parfaitement aimable. Il y a des endroits qui me font rire aux larmes : celui où vous ne pouvez pas trouver un mot pour M^{me} de la Fayette est admirable. Je trouve que vous avez tant de raison, que je ne comprends pas par quelle fantaisie je vous demandais cette inutilité. Je crois que c'était dans le transport de la reconnaissance de ce bon vin qui sent le fût ; vous étiez toujours sur vos pieds, pour lui dire, *supposé*, et un autre mot encore que je ne trouve plus. Pour notre *Pichon*, je suis transportée de joie que sa taille puisse être un jour à la *Grignan*. Vous me le représentez fort joli, fort aimable ; cette timidité vous faisait peur mal à propos. Vous vous divertissez de son éducation, et c'est un bonheur pour toute sa vie : vous prenez le chemin d'en faire un fort honnête homme. Vous voyez comme vous avez bien fait de lui donner des chausses ; ils sont filles tant qu'ils ont une robe.

Vous ne comprenez point mes mains, ma chère enfant, j'en fais présentement une partie de ce que je veux ; mais je ne puis les fermer qu'autant qu'il faut pour tenir une plume, le dedans ne fait aucun semblant de vouloir se défenfler. Que dites-vous des restes agréables d'un rhumatisme ? M. le cardinal (*de Retz*) me mandait l'autre jour que les médecins avaient nommé son mal de tête un rhumatisme de membranes ; quel diantre de nom ! à ce mot de rhumatisme, je pensai pleurer. Je vous trouve fort bien pour cet été dans votre château. M. de la Garde doit être compté pour beaucoup ; je pense que vous en faites bien votre profit. Je crois avoir sagement fait de vous avoir

épargné la fatigue du voyage de Vichi, et à moi la douleur de vous voir pour vous dire adieu presque en même temps. Mais j'espère aller une autre année à Grignan ; c'est une de mes envies de me trouver dans ce château avec tous les Grignan du monde ; il n'y en a jamais trop. J'ai un souvenir tendre du séjour que j'y ai fait, et cela promet un second voyage dès que je pourrai. J'ai ri, en vérité, quoique malgré moi, de la nouvelle du combat naval que notre bon d'Hacqueville nous a mandée : il faut avouer que cela est plaisant, et le soin qu'il prenait aussi de m'apprendre des nouvelles de Rennes, quand j'étais aux Rochers ; mais vous cherchez qui en rira avec vous : vous savez bien le vœu que j'ai fait, depuis qu'il m'envoya une certaine lettre de Davonneau, qui me redonna la vie.

Que dites-vous du maréchal de Lorges ? Le voilà capitaine des gardes du corps : ces deux frères deviennent jumeaux (1). M^{me} de Frémont est, en vérité, bien mariée, et M. de Lorges aussi. Je m'en réjouis pour le chevalier (*de Grignan*) ; plus son ami s'avancera, plus il sera en état de le servir. M^{me} de Coulanges me mande qu'on lui écrit que M^{me} de Brissac est guérie, et qu'elle ne prend point les eaux de Vichi : voilà bien notre petite amie. Vous la trouverez fort au-dessus des servitudes où vous l'avez vue autrefois : elle n'aime plus qu'autant qu'on l'aime ; et cette mesure est bonne, surtout avec les dames de la cour. Vous avez fait transir le bon abbé de lui parler de ne pas reprendre à Paris votre petit appartement : hélas ! ma fille, je ne le conserve et ne l'aime que dans cette vue ; au nom de Dieu, ne me parlez point d'être hors de chez moi.

(1) Le maréchal de Duras et le maréchal de Lorges étaient tous deux capitaines des gardes du corps en même temps.

J'adore le bon abbé de tout ce qu'on me mande là-dessus, et de l'envie qu'il a de me voir recevoir une si chère et si aimable compagnie. Adieu, je vous embrasse mille fois avec une tendresse qui doit vous plaire, puisque vous m'aimez. Faites bien des amitiés à M. de la Garde et à M. de Grignan, et mes compliments de noces au premier. Baisez les *Pichons* pour moi; j'aime la gaillardise de Pauline: et le *petit petit* veut-il vivre absolument contre l'avis d'Hippocrate et de Galien? Il me semble que ce doit être un homme tout extraordinaire. L'inhumanité que vous donnez à vos enfants est la chose la plus commode du monde: voilà, Dieu merci, la petite (1) qui ne songe plus ni à père, ni à mère; ah! ma belle! elle n'a pas pris cette heureuse qualité chez vous, vous m'aimez trop, et je vous trouve trop occupée de moi et de ma santé; vous n'en avez que trop souffert.

(96)

A LA MÈME

A Paris, mercredi 29 juillet 1676.

Voici un changement de scène qui vous paraîtra aussi agréable qu'à tout le monde. Je fus samedi à Versailles avec les Villars. Vous connaissez la toilette de la reine, la messe, le dîner; mais il n'est pas besoin de se faire étouffer pendant que Leurs Majestés sont à table; car, à trois heures, le roi, la reine, Monsieur, Madame, Ma-

(1) Celle qui avait été mise au couvent.

demoiselle, tout ce qu'il y a de princes et de princesses; M^{me} de Montespan, toute sa suite, tous les courtisans, toutes les dames; enfin ce qui s'appelle la cour de France se trouve dans ce bel appartement du roi que vous connaissez. Tout est meublé divinement, tout est magnifique. On ne sait ce que c'est d'y avoir chaud; on passe d'un lieu à l'autre sans faire la presse nulle part. Un jeu de reversi donne la forme, et fixe tout. Le roi est auprès de M^{me} de Montespan, qui tient la carte; Monsieur, la reine, et M^{me} de Soubise, Dangeau et compagnie, Langlée et compagnie; mille louis sont répandus sur le tapis, il n'y a point d'autres jetons. Je voyais jouer Dangeau, et j'admiraïs combien nous sommes sots au jeu auprès de lui. Il ne songe qu'à son affaire, et gagne où les autres perdent; il ne néglige rien, il profite de tout, il n'est point distrait: en un mot, sa bonne conduite défie la fortune: aussi les deux cent mille francs en dix jours, les cent mille écus en un mois, tout cela se met sur le livre de sa recette (1). Il dit que je prenais part à son jeu, de sorte que je fus assise très-commodément. Je saluai le roi ainsi que vous me l'avez appris; il me rendit mon salut. La reine me parla longtemps de ma maladie. M. le duc me fit mille de ces

(1) Dans l'éloge de Dangeau, Fontenelle s'arrête sur sa singulière supériorité dans l'art des jeux. Il y faisait les combinaisons les plus savantes, sans laisser voir aucune application. Il demanda une grâce au roi, qui la lui promit à condition que, pendant la même partie qu'il allait jouer, il mettrait sa demande en vers, et en cent vers. Après le jeu, où il avait paru aussi peu occupé qu'à l'ordinaire, il récita au roi les cent vers bien comptés. Ce ne fut pas le jeu seul qui fit sa fortune. Il était surtout un parfait courtisan, genre de perfection qui mène à plus d'un vice et à plus d'un ridicule. C'est par là qu'il fournit à la Bruyère les traits d'une de ses peintures les plus achevées, le caractère de Pamphile (*Chapitre des Grands*).